

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Les fêtes du printemps, et nous entendons par là cette multitude de matinées organisées pour des artistes malheureux, pour les pauvres et les œuvres charitables qui leur viennent en aide, pour les écoles professionnelles catholiques, etc., etc., sont le rendez-vous de tout ce que Paris compte d'élégance dans toutes les classes de la société. Ce n'est point dans la salle que l'on peut juger des toilettes, les chapeaux seuls apparaissant dans toute leur parure d'été; quant à la robe et au costume, pour les voir il faut assister à l'arrivée ou au départ. La grande dame qui descend de son équipage porte le plus souvent la robe à demi-traine, d'une simplicité relative, c'est-à-dire que le luxe est discret, sans tapage, que les couleurs éteintes servent comme d'ombre à des garnitures de broderie de soie sur batiste ou satin écru; rien de joli comme ces broderies dont nous avons parlé et qui resteront toujours bien portées, vu leur prix. Nous décrirons la toilette de madame la comtesse P..., comme ayant plus particulièrement été remarquée. Elle est en satin d'été vert myrte à demi-traine garnie de plissés, et sur les lés de derrière de larges bouillonnés formant tunique, entre lesquels apparaît une broderie qui nous a paru former spirale, un fouillis indescriptible de grâce et de goût. Sur le tablier, des volants assez hauts alternés, satin et broderie; une draperie qui forme sur la basque du corsage un nœud Louis XIV et remonte en pouf vers la taille; une broderie en fichu, nouée sur la poitrine et



Chapeaux d'été, de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

s'échappant de l'une des coques, deux branches de lilas qui tombent vers la taille. Le chapeau en paille myrte semble cueilli dans un lilas, il est couvert de branches jetées en tout sens; quelles mains habiles ont dû disposer ces fleurs! Une ombrelle-en-cas en satin myrte doublé d'un rose pâle et dessous, mais dépassant

sant le bord, une broderie assortie à celle de la robe.

La demi-traine est jolie, moins encombrante que la longue queue et semble adoptée pour la voiture et les visites. Nous avons aussi remarqué un autre genre de robe à demi-traine, celui-ci plus à froufrou que l'autre est élégant, mais tapageur; on comprend que la femme qui l'arbore désire attirer les regards. Cette toilette *Douairière* est charmante. Mais son vrai cadre serait un élégant salon; dans ce hall du Trocadéro, elle n'est pas à sa place. Son nom indique des paniers retroussés et une étoffe Pompadour. Une jupe demi-longue en satin duchesse crème couverte de bouillonnés et de dentelle plissée, avec capitons de nœuds en satin grenat très foncé, couleur de l'étoffe de la tunique-panier, qui est fleurie de bouquets de roses aux tons éteints; cette tunique qui découvre le tablier s'enfle sous la hanche et retombe derrière en flot; un pouf très accentué est coupé au milieu par la basque à pointe du corsage, pointe piquée d'un flot de longues coques. Un chiffonnage de dentelle très réussi, forme comme un fichu Marie-Antoinette. Une capote en dentelle blanche et des roses sur le bavolet. Comme accompagnement à cette toilette, la grande ombrelle en surah grenat sur laquelle s'épandent de fines branches de roses, qui partent d'une touffe piquée dans le haut, près du bois.

Cet ensemble des plus élégants était sans contredit d'une harmonie parfaite, mais il demandait un ciel bleu, les rayons d'or du soleil et de la chaleur, trois choses, dont avril a été avare; souhaitons à la robe douairière un ciel plus propice, une température plus clémente, en harmonie avec la nature; alors nous la saluerons comme l'une des plus gracieuses créations du printemps de l'an de grâce 1881.

Presque tous les costumes courts sont en surah, satin royal, duchesse, quelquefois, combinés avec du cachemire assorti, mais le plus souvent avec une étoffe à rayures, carreaux, à fleurettes jetées, fantaisies de la saison. Voici quelques descriptions prises au vol; c'est surtout l'ensemble de la toilette que nous donnons, les détails du costume nous ayant échappé. Toi-

lette bleu douanier en satin et cachemire; jupe ronde avec plissés, le tablier formé de deux hauts plissés coupés de bandes de satin s'enlevant sur une bande brodée dentelée; une tunique très chiffonnée et, sur le corsage, à basque ornée sur le côté d'un nœud châtelaine à très longs pans, une pointe en cachemire qui fait fichu plissé. Chapeau en paille à jours avec demi-guirlande de coucous de plusieurs tons. Ombrelle en soie écrue à large bordure bleue.

Autre costume en tissu rayé grenat et rose. Jupe plissée de gros plis triples avec frisottant rose et tunique formée de deux longues pointes rayées nouées sur la jupe, derrière, où elles relèvent un pouf. Le corsage à rayures a la forme d'une petite veste croisée, boutonnée de côté. Des plissés roses et grenat à la manche. Chapeau en paille grenat à très large bord doublé de surah grenat, le côté gauche relevé par une touffe de plumes, qui fait agrafe; draperie en surah rose autour du fond. Ombrelle en pékin satin noir brodée de bouquets de roses.

Autre costume, charmant dans sa simplicité: Tissu de laine écri, un genre poil de chameau. Jupe en faille loutre plissée de très larges et profonds plis couchés, drapée d'une tunique plate devant, et ramassée derrière par un nœud en satin marron à larges pans; une grosse et vieille guipure est appliquée sur le devant et forme le bas des pans et un fichu qui se termine en pointe au bord du corsage; une ceinture loutre suit ce bord et se passe dans une boucle en perles mordorées. Chapeau en paille de Manille forme Rubens, enlevée d'un côté par une plume loutre que fixe sous le bord un ornement en perles mordorées. En-cas en satin loutre avec guipure au contour.

Presque à tous les corsages, la manche demi-longue ou s'arrêtant au coude; des gants, cachant plus ou moins le bras, à manchette ronde formant des plis; le gant tendu sur le bras ne se porte qu'en soirée, au théâtre, en toilette d'apparat; mais de ces petites modes, comme de beaucoup d'autres, on tient compte parce qu'elles sont portées par mesdames X..., Y... et Z...
CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 193 et 195).

CHAPEAUX D'ÉTÉ

Chapeau en fleurs et feuillage à passe de velours. Guirlande de petits pins dorés et, derrière, guirlande de géranium rouge panachée; le fond du chapeau fait d'une touffe de fougère. Brides ombrées en satin. Élégant chapeau.

Chapeau en paille myrte, garni d'une bande de crêpon blanc rehaussée de dentelle se prolongeant en brides; de côté, touffe de pensées en velours myrte, et du côté opposé dentelle soulevée par des pensées piquées en couronne; très-joli arrangement.

Chapeau en paille loutre. Au bord de la passe une dentelle paille. Deux palmes en plumes mélangées reliées, au milieu, devant, par une traverse en surah écossais s'harmonisant avec les plumes.

Costume en mousseline laine de l'Inde gris pintade et

foulard assorti. — Jupe ronde en taffetas, garnie d'un tuyauté en mousseline-laine et d'un plissé en foulard; en plus, pour les lés de derrière, un plissé monté au milieu. Grande tunique en mousseline-laine relevée régulièrement de côté par plusieurs rangs de fronces et drapée en spirale de chaque côté du pouf; celui-ci est fourni par un lé rapporté pincé en coques dans le bas; corsage montant à basque avec crevé plissé au dos et nœuds en satin. Un plissé à l'encolure, un parement piqué d'un nœud à la manche ronde.

Costume en cretonne loutre garni d'entre-deux de guipure écrue. — Jupe ronde avec un plissé dépassant, aux deux bords, un plissé intérieur dont la tête est prise sur la hauteur. Tunique coupée verticalement d'entre-deux écrus, relevée en pouf avec plissé et dentelle mêlés au drapé. Corsage à basque, les angles abattus devant. Entre-deux appliqué sur la basque et remontant à l'encolure, laquelle



Falcoz et imp. Paris.

4313

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2

Toilettes de M^{me} Hubler 30, r. de Cléry. Chaussures de la M^{me} Bernier-Laffon 160, r. Montmartre.

Fil d'Alsace du Comptoir Alsacien 12, r. de la Ch^{ie} d'Orléans. Machines à coudre de la M^{me} Baclet 46, r. du Bac.

reçoit un col fait d'un entre-deux et d'une dentelle. Manche coupée d'entre-deux; au poignet, la pointe rabattue est garnie de dentelle.

Costume en crépon grenat. — Jupe de taffetas garnie de trois plissés et d'une demi-jupe découpée en dents-crêneau,

à son bord inférieur. Une tunique est ouverte sur le côté gauche, relevée de plis au-dessus de la fente et piquée d'un flot de ruban. Corsage-veste en surah grenat à rayures ombrées, boutonné de côté sur une guimpe en surah grenat. Col-châle et poignet de la manche en velours grenat.



Costume en mousseline-laine de l'Inde gris pintade. — Costume en cretonne loutre. — Costume en crépon grenat.

De madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4313

Costume en tissu soie et batiste, à rayures roses avec jeté Pompadour et batiste rose. — Robe princesse. La jupe, à rayures, est coupée verticalement de bandes en batiste unie, traversées à six centimètres du bord inférieur d'une bande à rayures mises horizontalement. Deux échar-

pes, l'une Pompadour, l'autre unie, traversent le tablier; la première diagonalement et dans le bas; la seconde le traverse sur la partie supérieure, se relève régulièrement de plis sur les côtés, se drape largement et fait poul. Fichu en surah garni de dentelle, formant col et plastron plissé.

Manche arrêtée au coude et revers uni. — Bas de fil d'Écosse roses et souliers mordorés. — Gants de Suède crème.

Costume de fillette en tussor. — Jupe froncée ou plissée montée à une ceinture arrondie, sur laquelle est assujéti le casaquin : celui-ci est froncé au dos et devant par plusieurs rangs de fronces ; ceinture assortie, prenant des fronces du dos, et attachée devant. Grand col et parement à la manche. Comme garniture, une bande brodée rouge et bleu. — Bas rouges. — Bottes écruës.

Costume en satin d'été bronze et gaze de deux tons. — Jupe ronde garnie de deux plissés et d'un volant froncé,

qui termine, pour le côté gauche, une quille bouillonnée ; sur cette quille s'ouvre une tunique en gaze qui forme carré encadré d'un volant ; les lés de derrière sont piqués de plis et chiffonnés au milieu par les pans d'une écharpe faisant draperie plate et plissée sur le haut du tablier ; cette écharpe passe sous la tunique et reparait sous le pouf, qu'elle soulève. Le corsage, dont la basque se perd sous l'écharpe, a un plastron plissé et un volant, le tout en satin. — Bottines en satin bronze. — Gants de Suède. — Colerette et sous-manche plissées.

CHRONIQUE

Paris a ouvert ses portes plus que jamais à toutes les Expositions. C'est une mode, attrayante, intéressante. Les artistes, les fabricants en tous genres ne se contentent plus de jouir seuls des merveilles qu'ils ont produites ; on peut admirer leur génie et constater leurs progrès.

A l'École des Beaux-Arts, c'est demain que se ferme l'Exposition des tentures décoratives. La salle qui renferme ces jolies œuvres est une vraie bonbonnière dans laquelle mademoiselle Madeleine Lemaire occupe, sans conteste, la place la meilleure. Mazerolles, l'auteur du plafond de la Comédie-Française, a réuni encore de belles idées, rendues superbes par la finesse et la chaleur du coloris.

Peintures sur velours, peintures sur soie, imitations de chinoïseries à faire rêver de l'*Empire Bleu*, tels sont les genres que l'on a pu apprécier.

Quant au salon du Palais de l'Industrie, le Jury de peinture a, depuis plusieurs semaines, dit son dernier mot, et vous avez dû lire dans tous les journaux le compte-rendu des toiles offertes par les *Élus* aux jugements du public. Ce que vous ne savez peut-être pas et ce qu'il ne faut cependant pas oublier, ce sont les désespoirs de ces *pauvres Refusés* dont quelques-uns n'ont pour vivre que leurs pinceaux, et se trouvent par le fait de ce refus dans la plus triste position.

Je sais bien que le génie ne se révèle pas également sur chaque palette, et que Dieu repartit à l'infini les traits de sa souveraine intelligence ; mais souvent il ne faudrait qu'un faible appui pour faire d'un homme un être remarquable : l'étincelle ne jaillit point faute d'un choc.

Dernièrement il me fut donné de visiter une de ces mansardes que l'on nomme *Atelier* : là, rien de confortable comme chez nos peintres en renom ; c'était bien la demeure d'un *Refusé*. Tout y sentait le découragement, la pensée sombre ne s'arrêtant plus à aucun sourire ! — C'était pitié de voir encore gisant en un coin le cadre préparé pour le travail longuement médité ; ça et là des pinceaux abandonnés et de vieilles étoffes traînant dispersées.

Cet ensemble navrant me remit à l'esprit, ces vers d'un jeune poète émule de Coppée :

C'est un réduit obscur qui lui sert d'atelier,
A lui, le peintre pauvre ! Un honteux mobilier
Un chevalet pourri, quelques bustes de plâtre :
Et c'est tout ! Sur les murs, pas un chiffon ; dans l'âtre
Pas un fagot ! Pourtant cet homme avait la foi :
Il croyait à son art, il préparait l'envoi
Qui devait l'illustrer ! Mais la misère infâme
Ayant brisé son corps vient d'atteindre son âme !
Sur un triste grabat il est là qui se meurt
Affamé !... Ses pinceaux sont brisés, sa couleur
Est fétide, et la toile inachevée éclaire
De son dernier éclat la fin du pauvre hère !

H. DE SAINT-CYR.

Je ne veux pas me laisser entraîner à vous parler du Salon ; c'est à la plume charmante et expérimentée de mon aimable collaboratrice que revient ce plaisir.

..

Au moment où la *Grandville* semble être tout entière noyée sous l'huile et la térébenthine il m'a paru bon de traverser la Seine et de me promener à travers les ruelles étroites qui avoisinent la coupole Mazarine et l'École des Beaux-Arts. Suivant au hasard la rue Visconti, je me laissai emporter par l'imagination, cette folle du logis qui partout nous accompagne et nous fait en un clin d'œil remonter le cours des siècles.

Le n° 21 de cette rue est une maison historique : le grand et mélodieux Racine, Adrienne Lecouvreur, l'incomparable tragédienne, y sont morts ; c'est là aussi que Balzac, le chef de l'École naturaliste, avait essayé de fonder la grande entreprise industrielle dont la non-réussite nous valut un puissant observateur et un styliste de plus.

Balzac n'avait que 28 ans, lorsque son père, un original, entraîné par les mielleuses paroles de son fils, consentit à lui confier 50,000 fr., pour lui permettre de fonder une imprimerie. Honoré Balzac donna, sous forme condensée, les œuvres de La Fontaine et de Molière, les deux auteurs qu'il affectionnait par-dessus tous. Le succès, malheureusement, ne répondit pas à son attente. Vinrent les protêts, les exploits d'huissier. Alors Balzac courait à la campagne chez ses parents,

demandait les subsides nécessaires pour faire face aux besoins urgents. Enfin il fallut liquider. Pour payer ses dettes, le grand romancier s'attela à l'œuvre qui a immortalisé son nom.

Longtemps après, dans le grand casier qui lui servait de bibliothèque, à côté d'un magnifique exemplaire de ses *Contes drôlatiques*, le Tourangeau aimait à montrer un livre bizarrement relié qu'il appelait en riant ses *Comptes mélancoliques* : c'étaient les notes de ses créanciers.

Habent sua fata libelli ! Les livres ont leur destinée.

Les maisons aussi, pourrait-on dire. Racine ! Adrienne Lecouvreur ! Balzac ! Le XVII^e, le XVIII^e et le XIX^e siècles ! Que de souvenirs en ces trois noms !... Avec eux seuls, on pourrait reconstituer l'histoire de ces trois fécondes époques.

Si jamais vous passez par la rue Visconti, arrêtez-vous devant le N^o 21 ! (1)

CONSTANCE.

(1) La rue Visconti est située entre la rue de Seine et la rue Bonaparte.

LE BONHEUR

IMITATION D'UNE PIÈCE DE COLERIDGE

Notre maison champêtre
Était près d'un hallier
Et notre grand rosier
Atteignait la fenêtre.
Nous pouvions de la mer
Entendre le murmure
Pendant la nuit obscure,
Dans le calme de l'air.
Et le jour, voir la plage.
Nos myrtes odorants

Étaient en tout temps
Leur gracieux feuillage.
Le jasmin fleurissant
Autour de notre porte
Composait une sorte
De rideau verdoyant ;
Et le doux paysage
Qu'embrassait le regard
Semblait bâti par l'art
Pour le plaisir du sage :

Des arbres et des fleurs
Entourés de silence,
Près de la mer immense
Et loin de ses fureurs.
Cet admirable site
Où tout pouvait charmer
Aurait dû se nommer
Le vallon de l'Ermite.
Or, je vis une fois
Un habitant des villes

Sur les sentiers tranquilles
Qui bordent notre bois.
Il venait sous nos branches,
Oublier ses travaux
Et jouir du repos
Que donnent les dimanches.
Je crus m'apercevoir
Que cette douce vue
Calma sa fièvre aiguë
D'amasser et d'avoir

Et tournait sa pensée
Vers un plus noble objet

Que l'escompte ou le prêt
D'une somme encaissée.
Il s'arrêtait souvent,
Regardait nos prairies,
Nos charmilles verdies,
Le bois environnant ;
Puis regardait encore,
Tantôt notre chalet

Tantôt l'eau qui coulait
Au pied d'un sycomore ;
Et sa bouche disait :
O demeure bénie
D'où la peine est bannie,
Où l'on vit satisfait
Dans un calme tranquille !
Que je voudrais ici
Déposer le souci
Qui me suit dans la ville !

Oui, nous étions bénis,
Et toute notre vie,
De charmants jours remplie,
S'écoulait sans ennui.
Quelquefois l'alouette,
Perdue au haut de l'air,
Envoyait son chant clair
Jusqu'à notre retraite ;
Mais si nous ne prêtions
Une oreille attentive

A sa voix douce et vive,
Jamais nous n'entendions.
Seulement sous la nue
On pouvait l'entrevoir
Comme un petit point noir
Dans l'immense étendue.
Et je disais, pensif,
Le bonheur sur la terre
Ne vient habiter guère
Que le cœur attentif ;

Musique chaste et tendre
Il faut, pour en jouir,
Savoir se recueillir,
L'écouter pour l'entendre.

(*Les Feuilles et les Fruits.*) C'est le nom du livre, d'où les vers sont tirés.



N° 1. Chapeau en paille, garni de plumes pour enfant de 6 à 9 ans.

N° 2. Chapeau en paille anglais à passe gondolée, relevée derrière et doublée d'un plissé de mousseline avec petite dentelle au bord. Trois boules de neige de côté et un nœud de satin blanc piqué sur le fond.

N° 3 et 4. Bonnets pour dame âgée et jeune femme.

N° 3. Bonnet en dentelle



N° 3. Bonnet pour dame âgée.

N° 5. Soulier en chevreau glacé, décoré à jour, talon Louis XV, 17 fr.

N° 6. Soulier en chevreau glacé, brodé de jais, 15 f. 50

N° 7. Soulier en satin français, claque en chevreau glacé piqué blanc.

N° 8. Soulier bain de mer

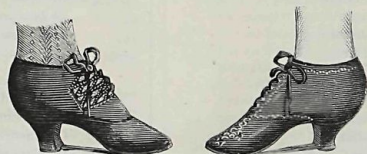


N° 4. Bonnet du matin.

De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

N° 1 et 2. Chapeaux pour fillette.

N° 1. Chapeau en paille à bord inégalement relevé, doublé de velours noir; biais de velours, autour du fond, et touffe de plumes blanches.



N° 5 et 6. Souliers de la maison Bernier-Laffon, 160, r. Montmartre



N° 9. Visite en cachemire. De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

noire. Trois rangs s'étagent devant et se piquent de pampilles en jais; le bavolet formé de deux rangs de dentelle. Un nœud, en ruban de satin merveilleux, placé devant, se compose de longues coques et de pans noués sous le chignon.

N° 4. Bonnet du matin pour jeune femme. Se fait d'un foulard à disposition, encadré de rayures; chiffonné sur un fond de tulle, de manière à ce que les pointes se trouvent de côté et devant. Deux plissés de dentelle au contour, ou plissés en tulle ou en mousseline rehaussés d'une petite Valenciennes.

N° 5, 6, 7 et 8. Souliers de bain de mer et de ville.



N° 10. Visite espagnole.

De la maison Cheuvreux-Bertot, 7, boulevard Poissonnière.



N° 11. Mantelet en dentelle espagnole.

espagnole. — Le fond de la visite est en tulle grenadine rehaussé de dentelle espagnole, froncée à la taille avec nœud Louis XIV en surah, Nœud à aiguillettes perlées à l'encolure du dos, laquelle reçoit deux rangs de dentelle qui descendent en spirale tout le long du devant.

N° 11. Mantelet en dentelle espagnole. — Le fond du mantelet en tulle espagnol rehaussé de deux dentelles, l'une assez haute, pour tête, un ruché de dentelle, dentelle et ruché entourant les pans; de plus un double ruché sur la poitrine réuni à la taille, sous un nœud, un seul descend sur le bord des pans.

N° 12. Visite en tissu cachemire, fond crème doublé de satin vieil

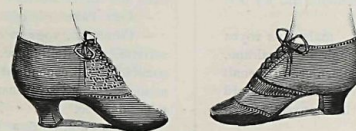
et de campagne en toile à voile, claque cuir, 5 fr. 50 c.

N° 9. Visite en tissu cachemire fond noir, doublé de satin grenat. — Le dos froncé ainsi que l'encolure et les bouts de manche rapportés; se drape sous un nœud bébé en ruban merveilleux. Pour garniture, trois ruchés de satin. 60 fr.

N° 10. Visite en dentelle



N° 2. Chapeau en paillasson, garni de boules de neige, pour enfant.



N° 7 et 8. Souliers de la maison Bernier-Laffon, 160, r. Montmartre



N° 12. Visite en tissu cachemire. De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

« Tenez, Robert, dit tout à coup mademoiselle de Montligné qui suivait toujours sa première impulsion, et qui, tout en écoutant M. de Valles, n'avait pas cessé d'observer Géraldine et Louisa, je me demande pourquoi vous enfermeriez dans les murs d'une pension une fleurette délicate qui a surtout besoin de grand air, de soins et d'amour... Géraldine et moi la garderons volontiers, si elle peut aimer Valvert, et vous y viendrez aussi souvent que vous voudrez... »

Louisa poussa un cri de joie passionnée en saisissant les mains de sa nouvelle amie, et M. de Valles, tout en essayant de protester, baissa un instant les yeux, peut-être pour cacher l'expression de triomphe qui s'y peignait soudain.

« Allons, vous mûrirez ce projet, mais vous voyez que l'enfant y acquiesce ! dit mademoiselle Géraldine, tendant la main à son vieil ami M. Bardier, qui venait d'entrer dans la chambre, et qui promenait son regard pénétrant et un peu railleur sur les nouveaux arrivants.

— Géraldine, conduis cette enfant dans ta chambre, et que Pierre, si mauvais valet de chambre qu'il soit, se mette à la disposition de M. de Valles, dit mademoiselle de Montligné. Le dîner sera servi dans une demi-heure... Mon ami, et vous Robert, ajouta-t-elle d'un ton calme, je n'ai pas besoin de vous présenter l'un à l'autre; vous vous êtes connus jadis, et les années, de nous trois, n'ont guère changé que moi... »

M. de Valles s'inclina, et suivit Géraldine qui tenait la main de sa fille.

M. Bardier déposa son chapeau sur une table, ôta ses gants avec méthode, et rapprocha son fauteuil de celui de mademoiselle de Montligné, qui suivait du regard chacun de ses mouvements.

« C'est bien M. de Valles ? dit-il d'un ton à demi affirmatif.

— Oui, c'est M. de Valles avec sa fille.

— Et ils viennent... vous faire une visite ?

— Une visite inattendue, répondit mademoiselle de Montligné de son ton décidé, mais une visite qui se prolongera pour la fillette, car elle m'intéresse, et j'aime mieux la garder que de la savoir en pension, ou mal élevée par son père. »

La figure de M. Bardier exprima, cette fois, un étonnement indescriptible, et il resta un instant sans pouvoir trouver une parole.

« Allons, reprit brusquement mademoiselle Géraldine, dites donc que je suis une vieille folle ! Qui vous retient ? Ne suis-je pas accoutumée à vos boutades et à vos reproches ?

— Ceci, murmura l'avocat, levant les yeux au ciel, dépasse toutes vos folies !

— Mes folies ? répliqua mademoiselle de Montligné

s'animant, mes folies ? Et en quoi ai-je eu à me repentir, je vous prie, monsieur le censeur, monsieur le sceptique ? Serait-ce d'avoir recueilli les enfants de Théobald, ce laborieux Henry, et cette jeune fille que vous appelez un ange ?

— Non certes, l'événement, je l'avoue, a justifié l'élan de votre cœur ; mais vous auriez pu tomber sur des ingrats, et il eût été plus prudent, avant d'adopter ces enfants, d'étudier leur caractère.

— Fort bien ! Mais cette prudence ne m'eût jamais conquis leur cœur comme l'a fait ce que vous appelez ma folie... Ai-je eu encore à me repentir d'avoir pris chez moi André Martin ?

— Ceci, l'avenir le démontrera.

— Comment, vous méconnaissiez ses qualités, son activité, son intelligence, sa probité ? Dans cette circonstance, j'ai cependant été prudente, et c'est vous-même qui m'avez transmis les renseignements qui m'ont décidée.

— Sans doute, il a une honnêteté indiscutable, l'honnêteté de tout homme qui n'est pas un voleur... Mais c'est un ambitieux et un mécontent, et tout en comprenant que vous l'employiez, je vous blâme de l'introduire dans votre maison au titre d'ami, de commensal.

— Bah ! il s'ennuierait si je ne prenais soin de le distraire... Enfin, aujourd'hui, j'exerce un devoir de charité envers l'enfant de Robert... Elle a besoin d'affection et de soins, c'est à moi de les lui donner...

— C'est à vous ? Un devoir ? J'aurais cru que vous étiez la dernière personne obligée envers ces gens-là ! dit M. Bardier en haussant les épaules. »

Le regard de mademoiselle de Montligné était en ce moment attaché sur un portrait suspendu en face d'elle, — son propre portrait à vingt-cinq ans. — Il y avait un abîme entre ces deux figures : l'image et l'original, la fille de vingt-cinq ans et celle de cinquante, bien qu'il n'y eût pas de beauté et guère de jeunesse sur cette toile un peu enfumée, mais seulement un sourire heureux et confiant... La main un peu grande, mais belle, que le peintre s'était complu à faire ressortir sur le dossier sombre d'un fauteuil, cette main portait un anneau de fiançailles... Le bouquet jeté sur la table, il l'avait cueilli pour elle... Ce radieux sourire, enfin, c'était l'expression d'un cœur aimant qui se croyait aimé...

Mademoiselle de Montligné tourna vers son ami son visage empreint d'une expression presque majestueuse.

« Oui, dit-elle, j'ai un devoir à remplir envers lui, le premier devoir de la vie chrétienne... le pardon... »

Et le vieillard prit avec un tendre respect cette

main, — cette main jadis dédaignée, que n'ornait point la bague de l'épouse, et qui recueillait les enfants sans mère... Il la prit et la porta à ses lèvres sans répondre un seul mot...

XI

M. de Valles a prolongé son séjour à Valvert. Un général d'armée étudie le terrain avant d'entreprendre ses manœuvres savantes ; et au moment de laisser sa fille derrière lui, le père, qui identifie son devoir avec l'intérêt mondain de son enfant, s'est rendu compte des obstacles et des chances, des alliés et des ennemis...

Le dernier repas de famille a eu lieu ; on se promène dans le jardin par petits groupes disséminés, à la lueur de la lune qui monte dans le ciel, car on est en automne, et le soleil a disparu, laissant seulement à l'occident quelques touches d'or qui vont s'épanouir avec la première étoile.

Mademoiselle de Montligné, assise devant la maison, cause avec le curé. Géraldine et Louisa, les inséparables, errent dans les allées sinueuses avec Henry. M. de Valles, un peu à l'écart, arpente à grands pas l'allée située à gauche de la maison, en compagnie d'André Martin, et M. Bardier, enfin, fume son cigare tout seul, debout, à quelque distance de sa vieille amie.

Tout à coup, il jette le londrès à demi consumé, et, faisant quelques pas vers le groupe le plus animé, celui des trois jeunes gens, il appelle Henry.

« Désirez-vous me parler, monsieur ? »

— Oui, s'il vous plaît. »

Henry s'arrache à regret à la société joyeuse de Louisa qui le tyrannise aimablement, et de sa chère Géraldine qu'il va quitter le lendemain. Mais il respecte trop le vieil ami de sa tante pour ne pas se rendre à ses désirs, et celui-ci, prenant son bras, l'emmène dans la maison, dans la bibliothèque déserte, éclairée seulement par les rayons de plus en plus brillants de la lune, dont la lumière entre à flots, froide et tranquille, par les fenêtres ouvertes.

M. Bardier s'installe dans un fauteuil, Henry prend une chaise près de lui, et, tout en se disposant à écouter, regarde les ombres qui passent devant les fenêtres et se détachent en noir sur la clarté toute blanche.

« J'ai hésité à vous parler, mon cher enfant, dit le vieil avoué d'une voix basse et claire, parce que c'est toujours une chose délicate de semer la méfiance, même légitime, dans un esprit de votre âge... Les déceptions viennent assez tôt, il est indigne d'un jeune cœur de mal juger ses semblables, et notre bonheur est défloré le jour où nous reconnaissons près de nous l'existence du mal... »

Henry le regarda, étonné. La tête fine du vieillard ressortait sur le dossier élevé de son fauteuil, et son geste était presque solennel.

« Je crois cependant de mon devoir de vous prémunir, comme l'eût fait votre père, que j'ai connu et aimé, contre les dangers qui peuvent se présenter sur votre route... Ecoutez-moi donc... M. de Valles part avec vous demain ; il vous a témoigné une affection cor-

diale dont il ne m'appartient pas de suspecter la sincérité, et vous a offert sa maison et son patronage lors de vos sorties... Mon cher Henry, n'accueillez point ces avances. »

Henry tressaillit d'étonnement.

« Comment ? Que voulez-vous dire ?... M. de Valles n'est-il pas honorable ? »

— Mon enfant, je n'ai rien à dire contre son honneur. Mais sa vie d'homme privé serait d'un mauvais exemple pour un jeune homme de votre âge. Il joue et a sérieusement compromis sa fortune... Or, ce défaut terrible est le plus contagieux de tous.

— Oh ! vous m'estimez assez pour ne pas me croire capable d'une telle ingratitude envers ma tante ! s'écria Henry avec une inflexion de voix indignée. Et vous ne pouvez croire qu'un homme de l'âge de M. de Valles, qui sait que ma bonne conduite est la seule chose par laquelle je puis témoigner une reconnaissance qui m'anime tout entier, vous ne pouvez croire qu'il m'inocule jamais un tel vice !

— Je ne crois rien du tout, dit sèchement M. Bardier, mais je vous prie d'enregistrer mon conseil, et je vous conjure de ne point accepter les distractions offertes par M. de Valles. »

Henry lui serra la main.

« J'aime à penser que vous vous trompez, dit-il, mais je ferai ce que vous me dites... Aviez-vous autre chose à me recommander ? ajouta-t-il après un moment de silence.

— J'aurais bien autre chose à vous dire, si je ne craignais de vous rendre défiant et sceptique, grommela le vieillard. Soyez moins ouvert avec des inconnus... Le monde n'est pas si bon qu'il paraît...

— Il y a ici-bas du bien et du mal ; mais grâce à Dieu, je ne connais pas de méchants cœurs ni d'âmes basses, dit Henry.

— Il en est, cependant, qui font leur chemin dans l'ombre, comme les rongeurs, minant sourdement le repos d'autrui... Allez, enfant, la vie nous instruit trop tôt... Et ne donnez pas votre confiance au père de cette jolie petite fille qui, elle, est aussi candide que votre sœur... C'est un joueur, vous dis-je, et il est accablé sous le poids de ses dettes... »

Henry s'en alla, songeur. Cet homme qui riait d'un air si sincère, qui causait avec tant de présence d'esprit, qui prodiguait l'argent et vivait de luxe, cet homme jouait et avait des dettes ! Cette pensée attristait le jeune cœur loyal qui entraînait dans la vie, tout prêt à voir les gens par leur beau côté.

Ce soir-là, M. Bardier et le curé s'en retournèrent de compagnie, sans se presser, — la soirée était si belle ! — et causant de mademoiselle de Montligné, dont l'embonpoint devenait effrayant, et qui était sujette à des somnolences de mauvais augure.

« Elle est entourée d'intrigants ! s'écria tout à coup M. Bardier, ne pouvant contenir les pensées indignées qui se mêlaient à son chagrin. »

Le curé s'arrêta court, dans l'excès de sa surprise.

« D'intrigants !... Vous ne voulez pas dire que la pauvre petite Géraldine et ce joyeux Henry soient des intrigants ? »

— Eux ? Qui les en soupçonnerait ? Mais que pensez-vous de M. de Valles qui introduit dans la place une enfant pleine de grâce, il faut l'avouer, une enfant qui

fera peut-être tort à nos jeunes amis, si Géraldine s'en engage.

— La fortune de mademoiselle Géraldine est assez belle pour être partagée en trois.

— Qui sait si au dernier moment son cousin ne lui extorquera pas le tout ?

— Oh !... fit le bon prêtre, scandalisé.

— Si elle n'a pas l'esprit affaibli par la maladie, elle résistera. Mais il est si habile !

— Vous jugez mal un homme que vous ne connaissez pas, dit gravement le curé.

— Je le connais trop ! S'il était né dans une condition inférieure, si son nom et son milieu ne l'eussent gardé de lui-même, il fût devenu un misérable, un chevalier d'industrie, peut-être ! »

Le curé toussa d'un air fâché.

« Et ce jeune homme, cet André Martin, vous inspire-t-il la même charité ? »

— Mon ami, je tâche de toujours bien juger des autres...

— Mais vous voyez bien que c'est un affreux ambitieux, qui professe en secret des théories politiques et religieuses abominables, et qui, par-dessus le marché, se permet d'admirer Géraldine ! »

Le curé tressaillit.

« Oh ! c'est impossible ! »

— Si peu impossible que je l'ai dit tout net à mademoiselle de Montligné... Elle a fait comme vous, elle s'est montrée incrédule et a ri... Si celui-là aussi pouvait prendre un lambeau de l'héritage !...

— Mon ami, vous manquez absolument de charité... Ainsi, selon vous, notre excellente amie ne recueillerait que de l'amertume de toutes ses bonnes œuvres ? Certes, Dieu n'a pas promis de récompense terrestre ; mais par bonté pour la faiblesse humaine, il ne laisse pas toujours les méchants triompher.

— Je crois même qu'ils sont souvent punis ici-bas, mais ils réussissent parfois pour un temps, pour éprouver les bons... Bonne nuit, monsieur le curé... Ne me jugez pas trop mauvais parce que je pense tout haut avec vous... J'avais projeté, ce soir, de mettre Henry en défiance contre l'avidité de ce qui l'entoure, et je n'ai pas eu le courage d'altérer cette belle confiance imprudente de la jeunesse.

— Et vous avez bien fait ! dit vivement le curé. Il aime sa tante pour elle-même, n'éveillons pas en lui l'amour de la fortune qu'il possédera un jour. »

XII

Lorsque, au printemps suivant, M. de Valles, revenant d'un voyage en Allemagne, passa quelques semaines à Valvert, il éprouva un de ces sentiments sincères, rares et fugitifs chez lui, qui l'étonnaient presque en remuant son cœur à demi pétrifié.

Louisa avait grandi, son teint s'était coloré, sa gaieté était revenue, et il entrevoyait l'époque où, le bon air et les soins aidant, elle jouirait de la santé des autres jeunes filles.

Il était trop mondain, trop blasé, trop corrompu, peut-être, pour se contenter longtemps de la douce et naïve tendresse que sa fille lui témoignait. Les charmes paisibles d'un foyer, le rôle tranquille d'un père,

l'exercice monotone et vigilant à la fois d'une surveillance affectueuse, ne le tentaient guère ; de tout cela, il était devenu indigne dans sa vie un peu bohème, dans ses spéculations avides, dans ses théories aventureuses. Mais s'il ne souhaitait pas un tête-à-tête perpétuel avec Louisa, il était profondément sensible à la joie de la revoir, de se retremper un instant à cette source fraîche, et il ressentit une véritable reconnaissance pour mademoiselle de Montligné, qui avait si généreusement accueilli cette enfant.

« Ne me remerciez pas, disait-elle avec sa brusquerie ordinaire ; je lui donne le gîte et le couvert, mais c'est à Géraldine qu'elle est redevable de la joie et du bonheur, ces trésors bien autrement indispensables à la jeunesse... »

Ceci était vrai. Mais dans le cœur aux replis tortueux de l'homme du monde, il n'y avait pas de bon sentiment sans mélange ; et si le père se sentait touché du dévouement de la jeune fille qui se faisait volontairement l'amie et l'institutrice de son enfant, une mauvaise pensée se dressait en face de la reconnaissance : — Géraldine était l'héritière de mademoiselle de Montligné, elle s'interposait entre une immense fortune et Louisa, — Louisa, à demi-ruinée par les secrètes folies de son père.

Et pourtant, quelle tâche c'était de tenir lieu à cette enfant gâtée de maîtresse et de compagne ! Si sa nature était riche et généreuse, une indulgence exagérée y avait développé un sentiment de personnalité qui touchait à l'égoïsme. Objet unique de l'affection de sa grand'mère, comblée de caresses, de gâteries par son père, Louisa haïssait l'effort, la contrainte, et possédait à peine la notion du devoir. Assouplir au travail cette intelligence vive, mais rebelle, amener à l'oubli de lui-même ce cœur tendre, mais impérieux, ce n'était pas une besogne qu'on pût accomplir en un jour, et Géraldine ne s'était fait à ce sujet aucune illusion. Elle avait compris dès l'abord qu'elle devait compter sur le temps, l'exemple infatigable, l'influence d'une vie sagement organisée, et la puissance secrète et souveraine d'une sincère affection. Ni elle ni Louisa n'avaient oublié leur entrevue fugitive à Paris, leur sympathie soudaine, et l'espèce de révélation faite à l'enfant malade de son devoir de gratitude envers son aïeule. Louisa, dans ses longues rêveries, avait souvent songé à un bienheureux hasard qui la mènerait en présence de cette jeune fille sérieuse et douce qui avait conquis son cœur, et Géraldine, maintenant que cette réunion avait eu lieu, se rappelait avec émotion les paroles prononcées jadis par mademoiselle de Montligné :

« Si vous devez être utile à cette enfant, la Providence vous rapprochera un jour. »

Elle voyait donc une œuvre vraiment voulue de Dieu dans cette éducation qui s'offrait à son inexpérience, et elle tâchait de se mûrir encore, de se rappeler tous les enseignements de sa mère pour rendre à Louisa l'étude agréable, le bien plus aisé à accomplir. Une autre pensée lui rendait sa tâche encore plus douce. Mademoiselle de Montligné lui avait dit plus d'une fois :

« Quisait ? Tu fagornes peut-être la femme d'Henry. J'aimerais à voir ainsi liées deux branches différentes de ma famille. »

En effet, pourquoi pas ? Ah ! quelle joie si ses efforts préparaient le bonheur de son cher frère, de celui que, si jeune qu'elle fût, elle aimait un peu comme un fils !

M. de Valles, cependant, ne pouvait supporter long temps la vie champêtre qui faisait les délices de Louisa. Il annonça bientôt son départ, et mademoiselle de Montligné ne fit rien pour le retenir. Si elle aimait sincèrement sa fille, elle comprenait instinctivement qu'il y avait un abîme entre eux ; point d'idées, point même de principes communs, — des habitudes opposées, et avec tout cela, une espèce de gêne de la part de M. de Valles, c'en était trop pour qu'une prolongation de séjour lui parût désirable.

« Ainsi, je vous laisse Louisa, dit-il le matin de son départ, comme il venait de s'asseoir près de sa cousine, dans la bibliothèque.

— Oui, jusqu'à son mariage, si je vis jusque-là...

— Géraldine, votre santé est excellente...

— Sans doute, mais je suis sous le coup d'une apoplexie foudroyante. »

Il frissonna involontairement, autant du calme de ses paroles que de l'idée éveillée par ces paroles elles-mêmes.

« Comment pouvez-vous penser tranquillement à une pareille perspective ! Mais vous vous trompez... Voici plus de deux années que votre constitution semble changée, et que vous parlez de mort subite, sans que, heureusement, le moindre pronostic soit venu donner raison à vos tristes pressentiments.

Mademoiselle de Montligné haussa les épaules.

— La première attaque peut m'emporter, dit-elle avec le même sang-froid, et je vis depuis trois ans en

face de la mort... C'est une amie sincère, une conseillère qui ne nous trompe point... Ceux d'entre nous qui mènent une existence coupable seraient changés s'ils voyaient, comme moi, clairement la mort à leurs côtés. Quand Dieu m'appellera, j'espère que je serai prête. Il y a longtemps, même en ce qui concerne ce monde, que mes affaires sont arrangées... »

Un silence régna entre eux, puis mademoiselle de Montligné posa sa main sur celle de son cousin, qui retournait machinalement un livre placé sur la table.

« Je hais les réticences, Robert... Je vous ai déclaré une fois mes intentions à l'égard de ma fortune... J'ai accueilli votre fille de tout cœur, mais je ne voudrais pas que vous pussiez en augurer un changement dans mes dispositions... Louisa, Géraldine et Henry me sont parents au même degré ; mais vous et votre fille, vous êtes riches, et la fortune des Montligné retournera aux Montligné... Louisa aura mes diamants. Voulez-vous les voir ? »

Il balbutia une protestation embarrassée, tandis que mademoiselle Géraldine, se levant avec effort, se dirigeait vers son bureau, placé à l'une des extrémités de la bibliothèque.

« Je ne pensais pas à votre testament, reprit M. de Valles, essayant de paraître offensé. Vous m'attribuez des idées intéressées que je n'ai point, quoique...

Mademoiselle de Montligné se retourna et l'interrogea du regard.

— Bien, continua-t-il, que ces idées mêmes puissent être excusables... Vous vous trompez en croyant ma fille riche... Nous sommes presque ruinés... »

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

MOT CARRÉ

Le cocher prend le fouet en se levant de.....
Gare au choc, au zig-zag ! gare au heurt, à l'.....
Sur les coussins, son maître, un vieillard respectable,
Lui laisse, comme on dit, la bride sur le cou.
Il se délecte heureux, dans la longue lecture
Du livre intéressant de Christophe.....
Jésuite-voyageur, énergique nature,
Chercheur et conquérant, tout de zèle pétri.
Soudain un jurement du..... le secoue :
Le char gît sur le flanc et l'homme dans la boue !
Le plaisir est payé bien chèrement, hélas !
Sans..... il n'est point de roses ici-bas.

Le mot de l'Énigme du numéro du 21 Mai est : *Rose*.

Les Patrons suivants seront donnés en Juin :

- Le 4 Juin. — Corsage. — Chemisette. — Tunique. — Col pour enfant.
- Le 11 Juin. — Patron découpé : Mantelet Louis XY croisé devant.
- Le 18 Juin. — Corsage-habit. — Mantelet Victoria. — Costume de bain.
- Le 25 Juin. — Patron découpé : Pardessus Bain de mer, en vigogne beige.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4413, et le Patron découpé d'un mantelet Louis XV, figurine page 204.

Pardessus en surah - vague, devant, cintré à la couture du dos. — Une manche carrée, rapportée, est serrée de plis vers le coude, ces plis maintenus dans une traverse. Comme garniture deux rangs de dentelle et des motifs de perles en jais. En épaulette beau motif perlé et sur la poitrine une dentelle disposée en patte avec motif perlé.

Écharpe-mantelet

Louis XV. — Pardessus de la maison Vidal, 104, rue de Richelieu. Écharpe-mantelet (patron découpe).

La garniture

se compose de dentelle espagnole et d'une frange de jais à tête. Sur le dos s'étagent des plissés et plusieurs rangs de frange. Les pans-habit reçoivent au bord intérieur, un coquillé de dentelle. Un nœud maintient derrière les pans-habit.

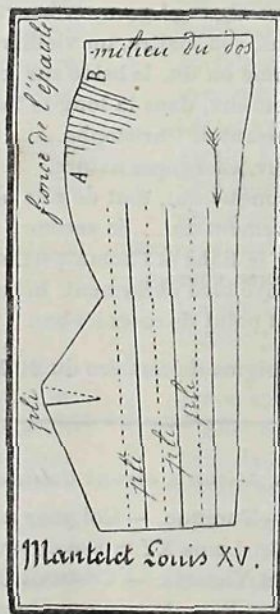
Explication du patron découpé.

Mantelet Louis XV, croisé devant et formant habit. — Il faut deux mètres soixante centimètres d'étoffe en cinquante



centimètres de largeur. Plier l'étoffe en deux, dans la longueur et tailler le mantelet. Faire les trois plis perpendiculaires qui diminueront la largeur des pans; ces plis sont indiqués à la roulette et correspondent au tracé du détail. A l'angle du pan, sur le côté, faire le pli indiqué, et sur ce pli poser un nœud volumineux, sous lequel s'attachera le côté opposé à l'angle correspondant. Faire

au bord de l'encolure plusieurs rangs de fronces, lesquels sont marqués par des traits à la roulette perpendiculaires, qui donnent la largeur et la hauteur de l'espace qui doit être réduit, pour le bord à cinq centimètres. Ces indications pour une taille moyenne. On pourrait faire des pinces au lieu de fronces, mais ce serait moins nouveau et moins joli. La flèche indique le droit fil. On garnit le contour du mantelet de deux rangs de dentelle espagnole et d'une ruche que l'on pique de pampilles de jais. (Voir la description.)



Détail tracé du patron découpé.